

LE JOUR, 1950
28 OCTOBRE 1950

PROSE D'AUTOMNE

Octobre tire à sa fin. La pleine lune monte au-dessus des cyprès et des pins, une lune voilée, immense dans le ciel laiteux, lune de plein automne en montagne, romantique à souhait dans les feuillages sombres et dans la brise.

Au seuil des saisons inclémentes, le paysage est grave et paisible comme s'il se préparait au dépouillement. Ces semaines de fin d'été sont heureuses et calmes comme l'accomplissement inespéré d'un doux rêve.

Mais il faut quitter l'asile des champs, les sentiers muletiers au flanc des vallons, les teintes charmantes du ciel fané vers le crépuscule. Il faut partir, dévaler les pentes, rentrer dans la ville pour les longues nuits encore lourdes, cesser de nourrir à l'air libre sa fantaisie et ses illusions.

La fin des vacances touche au fond de notre existence. C'est un problème de liberté qui se pose en face des servitudes et des contraintes. On fuyait des besognes sans joie pour cette ascension quotidienne de la montagne dans le soleil vespéral d'octobre. On croyait de tout son être à la liberté de l'homme, à ce libre arbitre qui nous apparente aux dieux. Certes on y croit encore. Mais voici qu'il faut en démordre un peu, s'astreindre de nouveau aux servitudes d'une vie dont le but cesse d'être aussi lumineux et transparent.

Cette lecture inaccoutumée que nous proposons au lecteur du matin correspond à des images et à une mélancolie du soir. Mais elle vaut pour la sensibilité profonde de toutes les heures. C'est l'aventure toujours recommencée de s'attacher et de se détacher, d'arriver et de partir, de défaire ses bagages et de les refaire, sans répit, sans trêve.

Ah ! Aucune paix ne vaudra longtemps dans cette entreprise de vivre. Il faudra toujours deviner l'inconnu qui rôde devant soi, revenir au cadran de l'horloge, s'interroger sur les phrases de la lune et sur le terme des jours qui apportent un semblant de bonheur.

La lune poursuit son ascension inévitable. Voici que le nuage qui la voile s'est légèrement épaissi. Le halo qui l'entoure a des dimensions d'aurore. Elle accomplit son voyage quotidien, indifférente, sans lassitude, tandis que nous voudrions la voir s'arrêter une nuit avec ce visage tout rond, apporter un présage de durée, modifier le cours du destin.

N'est-il pas juste, quand on s'en va, de dire des paroles amies au paysage familier que l'on quitte ? N'est-il pas juste de dire aussi aux choses, souvent plus sensibles que l'homme, le langage du souvenir et de l'adieu ?